

Lundi, 15 Décembre 1879.

SOMMAIRE.

FAUSSES REPRÉSENTATIONS.
M. HONORIUS BEAUGRAND, alias CHAMPAGNE.
ECHOS DU JOUR.
CHRONIQUE MUSICALE : Gust. Smith.
ÇA ET LA.
A TRAVERS OTTAWA.
CONDOLÉANCES.
MARCHÉS D'OTTAWA.
MARCHÉS ÉTRANGERS.
FÉUILLETON. — LE GOUPE : Raoul de Nacery.

FAUSSES REPRÉSENTATIONS.

Certaines feuilles libérales, publiées en anglais, paraissent s'acharner à qui mieux mieux, depuis quelques jours, contre la personne du rédacteur en chef du *Canada*. Nous ignorons quels sont nos titres à cette distinction particulière; mais si cette besogne leur est agréable, ils peuvent s'y adonner tout à leur aise. Nous ne nous en faisons rien. Nous ne redoublons pas nos efforts, nous ne nous efforçons pas de nous faire lire, nous ne nous efforçons pas de nous faire lire, nous ne nous efforçons pas de nous faire lire.

Si nous reconnaissons à nos confrères le droit de nous censurer, nous leur refusons, d'un autre côté, le droit de dénaturer notre langage pour avoir ainsi l'occasion de nous injurier. Nous voulons bien porter la responsabilité de tout ce que nous disons ou écrivons — et cette responsabilité est déjà assez grande pour qui tient la plume chaque jour — mais nous nous refusons à reconnaître la paternité de toutes les observations que pourra nous prêter un journaliste de mauvaise foi ou ignorant la langue dans laquelle nous nous exprimons.

Nous avons eu tout d'abord à nous plaindre du *Star*, qui nous a attribué des paroles absurdes que nous n'avons jamais prononcées dans un récent discours à Montréal. Il nous a fait dire, par exemple, que la littérature franco-canadienne est la première littérature du monde, lorsque nous avions tout simplement affirmé qu'elle n'a pas de supérieure dans le pays, fait reconnu par plus d'une plume anglaise. Quoique nous ayons rétabli les faits dans le temps, le *Star* s'est bien gardé de nous rendre justice.

Le *Free Press*, d'Ottawa, avait reproduit les observations du *Star*, avec commentaires à sa façon; mais il a su au moins tenir compte de notre rectification.

C'est au tour maintenant du *Herald*, de Montréal, de nous traiter avec le même sans gêne. Pour justifier quelques insolences à notre égard, il prétend que nous avons affirmé qu'il n'y a pas un seul journal libéral dans tout le *Dominion* que nous croyions digne de se mesurer avec nous. Or, pareille assertion n'est jamais tombée de notre plume. Si le *Herald* nous lisait et surtout nous comprenait, il eût vu qu'il était seulement question, dans notre article, de journaux français dans la province de Québec — cinq en tout — dont nous blâmons les excès de langage, qui rendent à peu près impossible toute discussion sérieuse et convenable avec ces organes du libéralisme. Il ne nous est jamais venu à l'idée de parler des feuilles anglaises qui leur sont en général infiniment supérieures par le talent et par la modération relative qui président à leur rédaction.

Le *Star* et le *Post* se sont empressés de reproduire la mensuralité du *Herald*, sans s'occuper de savoir si elle était fondée ou non. Nous leur laissons tout le mérite de ce mouvement charitable.

Une autre feuille d'Ottawa, désireuse de suivre leurs traces, annonce maintenant que le *Canada* s'est prononcé en faveur de l'abolition de la Cour suprême et nous dénonce, pour cette raison, à la vindicte des électeurs d'Ottawa. Nous ne nous sommes jamais alarmés des foudres de ce journal — qui n'a jamais su faire de mal qu'à lui-même —; mais nous tenons pas à nous voir attribuer une opinion que nous n'avons jamais exprimée. Nous ne nous sommes nullement prononcé sur l'opportunité de maintenir ou d'abolir la Cour suprême, n'ayant fait qu'analyser ces jours derniers un article du *Mail*, dans lequel il était dit que, si ce tribunal ne redressait pas certains abus et n'opérait pas certaines réformes nécessaires, le sentiment public se manifesterait avec tellement de force que sa déchéance pourrait devenir inévitable.

Quant à notre opinion personnelle sur l'utilité de ce tribunal, nous ne craignons pas de l'exprimer quand il y aura lieu de le faire, ne

désirant pas autre chose que protéger l'intérêt public. Les conservateurs sont lents à démolir les institutions existantes, et il leur faudra bien être convaincus que l'utilité de l'une d'elles a cessé, pour qu'ils s'attaquent à elle, porte quelle partie de notre mécanisme politique ou judiciaire.

M. HONORIUS BEAUGRAND, ALIAS CHAMPAGNE.

Nous avons dit, l'autre jour, que la presse libérale française se livrait en général à des excès de langage révoltants, et qu'elle n'avait jamais été aussi médisamment redoublée qu'à l'heure actuelle. Ce sentiment n'est pas seulement celui des conservateurs; nous l'avons entendu exprimer par maints libéraux qui reconnaissent pleinement l'infériorité de leurs défenseurs dans la presse, de même que, trop souvent, leur manque de respect pour les convenances les plus élémentaires. De là grande indignation de la débauche d'injures à notre adresse dans les deux organes quotidiens de la démocratie franco-canadienne.

La *Patrie* est particulièrement sur excitée. Deux colonnes durant, elle nous accuse d'invectives — c'est là son véritable rôle — nous traitant de pirate, d'écritain, d'ambitieux, de mouchard, etc. Nous n'avons pas pour habitude de nous occuper de ce journal qui soulève le dégoût de ses propres amis — au point qu'ils s'occupent de lui substituer une autre feuille moins compromettante — cependant, l'un de ses derniers numéros renferme certaines attaques personnelles que nous croyons devoir relever.

Disons tout d'abord que la *Patrie* est rédigée par M. Honorius Beaugrand, alias Champagne. Or, il paraît que ce monsieur a les meilleures raisons du monde pour ne pas aimer le député d'Ottawa. Avant de fonder la *Patrie* — il se donna pour mission, un bon jour, d'établir un journal français à Ottawa — c'était le sixième qu'il allait assassiner — dont le but principal semblait être de discréditer la candidature de M. Tassé. Faute de lecteurs, M. Beaugrand, alias Champagne, se fit payer un salaire par le gouvernement, à raison de deux ou trois piastres par jour, tout en publiant la susdite petite feuille. Grâce à cette piteuse petite feuille, l'inondation de la *Patrie* d'injures n'en fut pas moins élu par 500 voix de majorité. M. Beaugrand, alias Champagne, en creva de dépit et sa petite feuille... aussi. Le joli fromage qu'il rêvait lui échappa, tout comme au maître corbeau chante par la Fontaine. Il ne nous pardonnera jamais cela!

M. Beaugrand parle dérisoirement de nos habitudes pacifiques. Ce monsieur paraît vouloir jouer le rôle de bretteur dans le journalisme canadien, et à tout propos il défie ses confrères de se mesurer avec lui sur un pré quelconque. Il est très brave M. Beaugrand, alias Champagne, quand il s'agit de personnes qu'il sait empêchées par leurs principes de recourir à ce moyen absurde de régler un différend. Que ne nous faisait-il pas face sur les hustings, à la dernière élection, quand nous l'invitions à répéter devant le public ce qu'il avait l'audace d'écrire contre nous dans son journal où il se sentait d'autant plus fort qu'il n'avait pas de contradicteurs. L'occasion aurait été belle alors de montrer son courage!

La *Patrie* prétend que ce journal a été fondé par M. Langevin, dans le but de lui donner un organe et de nous créer un revenu. Or ni M. Langevin, ni aucun autre ministre n'a jamais été intéressé, à quelque titre que ce soit, dans la propriété de ce journal; ce monsieur a été parfaitement étranger à sa fondation, et il n'a jamais eu le moindre contrôle sur la *Gazette d'Ottawa*, pas plus qu'il n'en a aujourd'hui sur le *Canada*. Ce journal a été tellement peu établi pour nous créer un revenu que nous en avons refusé la direction lorsqu'il fut fondé — direction que nous avons acceptée après la retraite de M. De Rome, sur les instances réitérées de nos principaux concitoyens — sachant parfaitement que les professions nous permettaient d'espérer une carrière autrement lucrative que celle du journalisme. Si l'argent avait été le seul mobile de nos actions, nous n'aurions pas quitté une position qui nous donnait le double du montant de l'indemnité parlementaire, pour courir les aventures de la vie publique.

À en croire la *Patrie*, M. Tassé aurait inrigué de toutes manières pour obtenir la candidature du parti conservateur à Ottawa. La chose est si peu vraie que deux jours avant d'être mis en nomination, M. Tassé refusa

par écrit la candidature que lui offrait pour la seconde fois le parti conservateur, à l'unanimité. Il revint sur cette décision à la dernière heure, lorsque les libéraux eurent répandu, par toute la ville, la nouvelle que M. Tassé ne se présenterait pas et qu'ils l'avaient baillonné par une forte augmentation de salaire. Chaque homme à son prix, se disaient-ils; mais on ne s'était adressé à bonne enseigne. Voilà, en quelques mots, l'histoire vraie de la candidature de M. Tassé, qui a ton jours cru que bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Ne sachant trop quel crime il pourrait nous imputer, M. Beaugrand, alias Champagne, veut découvrir que nous avons joué le rôle de mouchard pendant que nous étions employé public. Pareil rôle peut être conforme à ses instincts, mais nous méprisons trop ceux qui en sont capables pour l'avoir jamais pratiqué nous-même. Un mouchard n'aurait jamais réussi à obtenir le mandat de la ville d'Ottawa, et, malgré nos divergences d'opinion, nous ne croyons pas qu'un seul employé libéral voudrait prendre la responsabilité d'une pareille accusation. Durant tout le règne Mackenzie, nous n'avons jamais dissimulé nos opinions politiques, pas plus aux ministres qu'aux autres, quand on a voulu les connaître; nous n'avons jamais ni plus, par peur des ministres, cessé nos relations d'amitié avec les chefs conservateurs; mais nous défions M. Honorius Beaugrand, alias Champagne, ou tout autre drôle de son espèce, de nous convaincre de délation ou d'espionnage. Et, cependant, notre position nous permettait de connaître une foule de choses qu'il eût été fort désagréable au ministère et à ses amis de voir révéler!

Dans le même article incohérent, l'écrivain de la *Patrie* s'efforce de déprécier une œuvre qui nous a coûté dix ans de travail et qui aura bientôt atteint sa troisième édition : *Les Canadiens de l'Ouest*. Son appréciation ne nous importe guère; mais pour montrer son manque absolu de sincérité, il nous suffira de dire que le même M. Beaugrand, alias Champagne, a parlé de cet ouvrage dans les termes les plus élogieux au temps où il publiait le *Fédéral*. Il est vrai que nous n'étions encore ni candidat, ni député. Nous n'attachions pas alors plus d'importance aux compliments de M. Beaugrand que nous n'en attribuons aujourd'hui à ses injures; nous les rappelons seulement pour faire voir ce que vaut le témoignage de cet écrivain en pareille matière. Evidemment, sans notre candidature, sans notre élection — succès que certains envieux ne nous ont pas encore pardonné — nous aurions pu devenir un écrivain fort passable aux yeux de M. Beaugrand. Politique: voilà de tes coups!

Nous avons dit plus haut qu'après avoir étouffé le *Forceur*, M. Beaugrand, alias Champagne, fonda la *Patrie* — sur les ruines même du *National*. Il s'est pris au sérieux et le voilà aujourd'hui l'organe en chef du grand parti libéral, dans le district de Montréal. Plaignons ce parti d'être aussi piétinement représenté dans la presse.

Après avoir prêché la libre-pensée aux États-Unis, M. Beaugrand paraît vouloir spéculer maintenant sur le scandale, ne reculant devant rien pour pousser la vente de son journal à un centin le numéro. Il vient de mettre le couronnement à ses injures en parlant du grand concert donné par le club Cartier — et auquel assistaient beaucoup des dames les plus respectables de Montréal — comme ayant eu lieu au MARCHÉ DES ANIMAUX. A-t-on jamais vu l'indécence s'afficher aussi insolamment? Vraiment, M. Honorius Beaugrand, alias Champagne, nous honore en nous insultant en pareille compagnie!

La commission de l'économie interne de la Chambre des communes a tenu une dernière séance samedi. Il a été décidé de mettre à la retraite quelques messagers rendus incapables par l'âge de remplir leurs fonctions, et il a été pris des mesures pour l'organisation du personnel qui sera employé aux Communes durant la session. On croit que le nombre des surhumains sera diminué, le but de la commission étant de pratiquer toute l'économie possible. Il paraît certain que M. Patrick, le greffier, n'est pas mis à la retraite; personne ne lui contestait cependant le droit de prendre un repos bien gagné par plus de cinquante années de service. L'opinion publique paraît unanime à lui donner pour successeur M. J. G. Bourinot, éminemment qualifié, par ses connaissances sur la pratique parlementaire, à remplir un pareil poste.

M. Bourinot est déjà consulté en Chambre par les députés, comme greffier May l'est aux Communes d'Angleterre.

ECHOS DU JOUR.

Sir Leonard Tilley est attendu ici dans une huitaine de jours.

D'après les dépêches de ce matin, le ministère français a subi une transformation. M. de Freycinet devient chef du cabinet.

Sir Charles Tupper part demain pour l'Ouest, avec M. T. Trudeau, député-ministre des chemins de fer et canaux. Il va visiter les travaux du canal Welland.

MM. Kavanagh et frères ont fourni le cautionnement requis pour la construction de la section D du chemin de fer du Pacifique, à la Colombie-Britannique.

M. G. Drummond a signé, samedi, le contrat pour les impressions des départements, MM. McLean et Rogers sont ses cautions. Ces derniers se trouvent virtuellement les entrepreneurs.

La Cour Suprême se réunira de nouveau, pour l'audition des causes, le 3 février prochain. Samedi, la même Cour doit rendre jugement dans la cause de l'élection d'Ontario Nord.

Son Excellence le gouverneur général a bien voulu accorder son patronage à une série de concerts de chambre qu'une société philharmonique anglaise se propose d'organiser ici pendant l'hiver.

On nous mande de Montréal que plusieurs libéraux influents ne veulent pas porter la responsabilité des excès de langage de la *Patrie*, prennent des mesures pour fonder un nouvel organe. On dit que ce journal serait rédigé par M. L. O. David.

M. Thomas P. Casgrain a remplacé temporairement M. Flynn, comme professeur de droit à l'Université Laval. Ce monsieur est fils de M. le Dr Casgrain, de Windsor, Ont., et s'est déjà fait une belle position au barreau de Québec. Il est aussi président du club Cartier de cette même ville.

Comme il faut trois magistrats pour appeler sous les armes la milice active, en cas d'urgence, le lieutenant-gouverneur Laird a nommé magistrats M. Chas. Muir et le capit. Young, de Prince Albert, district de la Saskatchewan. Les Territoires du Nord-Ouest ont maintenant quatre magistrats.

On croit qu'une session de la législature de Québec aura lieu durant l'hiver. M. Chapleau ne semble pas avoir autant peur que M. Joly de rencontrer les chambres. On peut s'attendre qu'il sera fait des révélations étonnantes sur le compte de l'ancienne administration, pièces en mains. Il paraît que MM. Joly et Cie sont partis trop vite pour mettre leurs dossiers en ordre.

Samedi, la Cour Suprême a rendu les jugements suivants :
Compagnie de prêt de Montréal, ex. Fauteux — appel rejeté.
Moore vs. la "Compagnie d'assurance mutuelle du Connecticut"; appel accordé et jugement maintenu en faveur du demandeur.
Watrous vs. Morrow — appel accordé.

La cour s'est ensuite ajournée à samedi.
De la Minerve :
On dirait que nos confrères rouges, grands et petits, se sont donné le mot, ces jours derniers, pour se ruoter contre M. Tassé, député d'Ottawa. La petite feuille de M. Thibault a commencé, et le grave *Herald* a entouché la trompette après elle. Ces insultes sont toutes gratuites et ne feront que servir un jeune homme d'une réputation intacte, auquel le pays doit de précieux ouvrages qui l'ont fait connaître à l'étranger. M. Tassé est un des députés les plus estimés, et les plus estimables de notre monde politique. Raison de plus pour mériter les injures des envieux de la petite feuille rouge, envieux qui l'ont insulté alors qu'il n'était qu'employé public; déjà ils étaient jaloux de ses succès. Et depuis, il ne leur a guère donné le temps de se consoler.

L'honorable M. Masson est parti samedi pour Terrebonne. Les nouvelles qui ont fait le tour de la presse au sujet de sa démission ne sont certainement pas fondées. Le public saura gré à M. Masson, surtout quand il n'est pas aussi bien portant que ses amis pourraient le désirer, de rester à son poste assez longtemps du moins pour lui permettre d'accomplir quelques unes des réformes importantes dont il a pris l'initiative dans le département de la milice.

Un correspondant de Hull nous écrit pour se plaindre de quelques observations qui ont paru dans notre *Courrier*, au sujet des actions de la municipalité de Hull ex. Barrette et Lapiere, lesquelles sont actuellement sous la considération du juge qui en a été saisi. Il est d'avis que les lois sur lesquelles sont basées les règlements des marchés d'Ottawa et de Hull ne sont pas du tout les mêmes — contrairement à ce qui a déjà été dit — et que le règlement de Hull peut ainsi soulever des contestations très sérieuses. L'écrit de notre correspondant est assaisonné d'observations piquantes qu'il est préférable de ne pas reproduire, le *Canada* évitant autant que possible tout ce qui pourrait donner lieu à des personnalités.

Nous saluons, avec plaisir, la réapparition du *Moniteur Acadien*, à la date du 11 courant. Cruellement éprouvé par deux incendies, notre confrère fait preuve de la vitalité et de l'énergie qui distinguent la race dont il est le courageux et fidèle interprète. Son programme est court, mais précis :

« Les nombreuses expressions de sympathie dont le *Moniteur Acadien* a été l'objet à l'occasion de la catastrophe du 12 octobre, nous prouvent que son existence est devenue indispensable et que sa mission est comprise et appuyée de tous; nous entendons suivre la voie que le *Moniteur* s'est tracée et redoubler d'efforts pour augmenter l'utilité et l'efficacité de notre publication. »

Il a fallu du courage à notre confrère pour faire face aux calamités qui l'ont atteint. Nous savons qu'il en aura encore plus, s'il était possible, — pour remplir son programme.

CHRONIQUE MUSICALE.

[Pour le Canada.]

« Ah! que vous êtes charmante, ma bonne amie, de répondre ce soir à mon appel... J'ai invité plusieurs de nos amis pour vous entendre; car, vous le savez, on admire votre voix. En en parlant, enfin on veut à tout prix commander quelques morceaux de votre répertoire. »

« Je suis venue pour vous être agréable, mais j'avoue que je ne suis pas en voix aujourd'hui; le temps est humide et... vraiment... — Allez-vous donc vous faire prier, maintenant? »

Ce colloque commence à l'arrivée, en bas de l'escalier; les deux amies montent vers la chambre de madame, tout en causant sur le même sujet, lequel sujet se continue durant le dîner, sur un lit, du chapeau, du châle, propriété de la charmante sœur. Il y a un miroir; il est d'usage d'y jeter un coup d'œil pour y contrôler l'ensemble de sa personne. Puis les deux dames redescendent le dit escalier en badinant toujours sur le dit sujet jusqu'à ce que, enfin, la chanteuse s'impatiemment attendue fasse son entrée dans le salon... suivie de son galant époux — c'est la règle — pour recevoir les hommages empressés de la société.

En Amérique, la société, dans un salon, se divise en trois groupes : 1° les jeunes filles et les jeunes gens, dans le fond du salon; 2° les jeunes ménages se plaçant au centre du salon; 3° et les vieux ménages visent les canapés ou quelques larges fauteuils, lesquels sont généralement placés à l'opposé de la jeunesse. Comme on voit, les mœurs anglaises sont très-méthodiques, très-compensées et d'un calme presque inébranlable. C'est ce qui explique ce même calme dans un salon canadien-français; mais un calme de courte durée, ajoutons-je; car peu de temps s'écoule que la gaité gauloise prend le dessus, et l'animation devient générale.

Les messieurs ont parfaitement le droit de se séparer des dames — c'est du meilleur genre — et les dames sentent entre elles de choses dont les messieurs ne parlent point entre eux. Un homme marié — entre les deux âges — se risque à se diriger vers le groupe de la jeunesse. C'est quelquefois plus difficile que de traverser une ligne frontière. Au-delà de cette ligne, on trouve du monde civilisé, du monde à qui on peut demander conseil, ou même l'adresse d'un ami, et l'on vous répond avec courtoisie. Mais dans un salon, ce groupe de jeunesse, à votre approche, serre les rangs, fronce le sourcil, vous toise de la tête au pied, tout cela précède et suit d'un mutisme complet et fort imposant.

— Mademoiselle, je vous salue; votre santé est bonne?
— Oui, monsieur.
— Il a fait une belle journée, aujourd'hui, n'est-ce pas?
— Oui, monsieur.

— Je crois que nous entendrons ce soir une bonne chanteuse?
— Oui, monsieur.
— Le monsieur cherche, en posant, une phrase quelconque pour animer la conversation, et continue :
— Aimez-vous la musique?
— Assez.
— Chantez-vous ou jouez-vous du piano?

— Bien peu.
L'homme marié se décide à désertier les jeunes, il est de trop dans cette catégorie. C'est alors qu'il lui semble meilleur de répondre à cette question :
— Fumez-vous, monsieur?
— Certainement, avec plaisir.
— Venez avec moi, nous causerons ensemble sans gêner personne.

En effet, le cigare console bien des gens, mais une soirée ainsi passée ne laisse guère de grandes pensées dans le cerveau. Il est de mode de ne plus savoir causer; on se renferme dans un cercle de lieux communs qui conduisent presque à l'ignorance. On ne peut plus dire, avec le poète :
D'un voile ingénieux parant l'instruction,
Fille du doux causer et souple dans son style,
L'épître marche au gré d'un caprice fertile.

— C'est à vous, chère amie, de vous faire entendre; venez au piano, je vous en prie.
— Mais, vraiment, ma voix n'est pas bonne ce soir, je suis fatiguée et, de plus, je ne puis m'accompagner...
— Oh!... ma jeune amie est là qui se fera un plaisir de vous accompagner, rien n'est plus facile...
Voilà toute la société qui s'en mêle, il faut que la chanteuse s'exécute pour satisfaire à tous les desirs empressés.

La jeune fille pose le morceau sur le pupitre; la chanteuse attend patiemment les premiers accords de la ritournelle. Ça ne va pas bien, dit-elle en elle-même. Il faut commencer... A la quatrième mesure, elle s'arrête en disant à la... pianelle :
— Mademoiselle, je ne puis chanter, je vous assure... je ne puis continuer; et puis le morceau est bien trop long...
— Eh! bien, vous vous arrêtez en si beau chemin, ma bonne amie? mais pourquoi? ça va à merveille, je vous assure.

— Oui, certainement, ce morceau est charmant — répond la société en chœur. Et la chanteuse se voit contrainte de reprendre son morceau avec sa petite pianelle. Elle chante sans voir, de même que l'accompagnatrice joue sans lire; c'est un chaos complet dont on ne se sauve jamais sans quelques égratignures.

On complimente — pour la forme — la chanteuse, et on félicite chaleureusement la jeune pianelle. Et c'était le bouquet de la soirée!

Prendre un rhume de cerveau — perdre un gant ou son parapluie — tout cela ne compte pour rien la réputation d'une chanteuse. Mais avec moi, accompagnée, pour un musicien, c'est tomber sous le coup d'une critique bête qui se plaint toujours à condamner le talent du chanteur. C'est si bien le cas que chaque chanteur et chaque chanteuse-artiste se font suivre de leur accompagnateur, afin de ne point compromettre ni leurs noms ni leurs talents en société ou en public.

Comme toujours, la chanteuse si vaillante s'empresse de quitter la première le salon, et monsieur son mari, qui est vexé tout comme madame son épouse, regarde sa montre pour constater hautement que *Musici* son (comme dit une chanson).

Une fois le couple parti, la société qui ne bâille pas, causé sur le dépit précipité de la chanteuse; chacun fait ses réflexions, dit son petit mot qui se termine invariablement par cette phrase : « Je lui croyais beaucoup plus de talent... »

Pour terminer, un conseil. Si vous êtes nécessaire dans une soirée, restez-y toujours le dernier de la société; de cette manière vous punissez chacun et tous à la fois de ne pouvoir dire tout ce qu'ils penseraient sur votre compte en votre absence.

Vous obligiez ainsi la maîtresse de la maison de redoubler de remerciements et de politesses en proportion de la contrariété que marque votre figure. Et celui qui médit hautement est semblable à un chien qui aboie et qui mord — Molière peint ainsi la médisance :

Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles.
Bien souvent le prochain en a bonne part.
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.

GUSTAVE SMITH.

HUILE ASTRALE

DE PRATT

150 degrés à l'épreuve du feu.

La meilleure huile de charbon du monde;

PAS DE FUMÉE,
PAS DE SENTEUR,
PAS D'EXPLOSION.

SEULEMENT CHEZ

SHAW

CRYSTAL HALL

68 Rue Sparks.

PRENEZ GARDE!

Certaines gens font passer de l'huile du Canada pour celle des États-Unis, prétendant l'acheter de nous pour fournir leurs clients.

CECI EST FAUX. Il n'y a pas d'autre huile américaine en ville et aucun marchand ne vendra ne l'achète de nous, ni ne peut la vendre. Cette huile ne peut s'acheter que de nous, à notre établissement 63 rue Sparks, et de là est destinée à tous nos clients.

Williams' Singer

LA MEILLEURE MACHINE À COUDRE DU MONDE.

N'a pas son égale pour le fini, la durée et l'étendue de l'ouvrage fait.

2000

MAINTENANT EN USAGE A OTTAWA.

Aucun autre MOULIN ne donne autant de satisfaction.

THOMAS MAY,

Agent général pour Ottawa.

BUREAU PRINCIPAL :

210 Rue Sparks.

284, RUE D'ALHOUSE.

Ottawa, 25 nov., 1879.

6m.

Le grand

ETABLISSEMENT

DE LA VILLE, POUR

MARCHANDISES

DE MODES,

Vêtements d'hommes

etc., etc.

EST CELUI DE

G. C. EGAN,

537 & 539

RUE SUSSEX.

Les gens de la campagne trouvent leur avantage à venir examiner notre Stock.

537 & 539 RUE SUSSEX,

OTTAWA.

Ottawa, 10 novembre 1879.

"Le Bien Public"

Poète double, le meilleur qui existe.

30 pouces.....\$10

36 ".....12

SEULEMENT

CHEZ M. ESMONDE

RUE SPARKS.

N.B. — Ces poètes ne peuvent être achetés aux prix ci-dessus qu'en produisant cette annonce.